

Chabbat
Souccot
85
15 Tichri

טיב הקהילה

Edition française

בצרפתית

טיב המעשיור

י"ל ע"י
קהילת שבתי בבית ד'
בנשיאות מורנו ורבנו הר"צ
רבי גמליאל הכהן
רבינוביץ שליט"א

טיב המערכת

Souccot : la Téchouva par amour

Nos Sages enseignent que Roch Hachana et Yom Kippour sont des jours de Téchouva par crainte, tandis que Souccot et Sim'hat Torah sont placés sous le signe de la Téchouva par amour.

Mais que signifie concrètement cette Téchouva par amour, et comment se manifeste-t-elle justement à Souccot ?

À Roch Hachana et à Yom Kippour, nous prions pour être inscrits dans le Livre de la vie, de la bénédiction, de la paix et d'une bonne subsistance. On pourrait donc penser que notre regret d'avoir fauté est lié à la crainte des mauvais décrets et au désir de bénéficier d'une bonne année. C'est la Téchouva par crainte.

Mais lorsque vient Souccot, chacun quitte son habitation habituelle pour entrer dans une demeure provisoire. Par ce geste, nous montrons que nous ne sommes pas attachés à la matérialité pour elle-même. Nous affirmons ainsi que, lorsque nous demandons à Hachem la santé, la subsistance et les nécessités de la vie, ce n'est pas parce que ces biens constituent notre objectif, mais parce que nous souhaitons pouvoir vivre conformément à Sa volonté. Souccot révèle donc que la Téchouva accomplie durant les jours redoutables était également motivée par notre amour d'Hachem. Nous ne cherchons plus seulement à recevoir Ses bienfaits : nous désirons nous rapprocher de Lui et vivre selon Sa volonté.

Le 'Hidouché Harim apporte à ce sujet une magnifique réponse à la célèbre question du Tour : pourquoi construisons-nous la soucca au mois de Tichri, alors qu'elle commémore la sortie d'Égypte, qui eut lieu en Nissan ?

La soucca exige une connaissance, comme le dit la Torah : « afin que vos générations sachent ». Or, nos Sages enseignent que le péché est lié à une forme d'égarement qui trouble la lucidité de l'homme. Après les jours redoutables, lorsque nos fautes ont été pardonnées, nous sommes à nouveau en mesure d'accomplir cette exigence de « savoir ». Ces jours de purification nous permettent ainsi d'entrer dans la soucca avec davantage de clarté.

On peut également comprendre que Souccot vient après Roch Hachana et Yom Kippour pour nous permettre de traduire en actes ce que nous avons proclamé durant ces jours : Hachem est notre Roi. Après L'avoir reconnu comme tel, nous quittons notre maison et nous entrons dans la soucca, afin de montrer que notre vie est placée sous Son autorité. Nous pouvons désormais nous réjouir auprès de notre Roi, sous Son ombre.

L'étude du traité Soucca : une segoula pour la paix

Il est bien connu que l'étude du traité Soucca possède une grande segoula pour favoriser la paix et préserver des disputes. Le Séfer Hamidot écrit ainsi, au sujet de la discorde : « Pour la discorde, on étudiera le traité Soucca. »

La Soucca elle-même est appelée « Souccat Chalom », la Soucca de la paix. Elle symbolise le rassemblement et l'unité de tout le peuple d'Israël. Nos Sages enseignent d'ailleurs que « tout Israël est digne de s'asseoir dans une seule Soucca » (Soucca 27b). La Soucca a ainsi la capacité de rapprocher les Juifs les uns des autres, jusqu'à les réunir comme un seul homme, avec un même cœur.

Le Rav Binyamin Rabinovitch, dayan à Jérusalem, raconta qu'un homme de sa communauté, Rabbi Elimelekh Tauber, resta malheureusement sans enfant pendant dix ans. Au bout de ces dix années, désespéré, il envisagea de divorcer de son épouse.

À cette époque, le Rabbi de Munkatch, auteur du Minhat Elazar, vint en visite en Terre d'Israël. L'épouse de Rabbi Elimelekh et sa belle-mère se rendirent auprès de lui et lui exposèrent leur terrible situation. Elles le supplièrent d'intervenir auprès de Rabbi Elimelekh afin qu'il renonce au divorce.

Le Rabbi de Munkatch fit venir Rabbi Elimelekh et tenta de le reconforter. Il lui demanda de ne pas perdre espoir et de ne pas se hâter de divorcer.

Mais Rabbi Elimelekh lui répondit qu'il existait une halakha explicite : lorsqu'un homme est marié depuis dix ans sans avoir eu d'enfant, il doit, dans certaines circonstances, se séparer de son épouse. Il cita à ce sujet le traité Yevamot (64a), qui rapporte également que Avraham Avinou attendit dix ans avant d'entreprendre une démarche afin d'avoir une descendance.

« Suis-je meilleur qu'Avraham Avinou ? » demanda-t-il avec amertume. « Lui-même, après dix ans, a dû agir pour avoir des enfants. »

Le Rabbi de Munkatch lui parla alors de la souffrance de son épouse et de toute sa famille. « Regardez la peine que vous leur causerez si vous les abandonnez ainsi ! Ayez pitié d'elle et restez auprès d'elle. Et, par le mérite de cette mitsva, je vous bénis : vous aurez, avec l'aide de Hachem, un fils. »

Rabbi Elimelekh fondit en larmes.

« Des bénédictions, nous en avons déjà reçu beaucoup... Moi, j'ai besoin d'une promesse ! Je veux une promesse claire et explicite, dont je puisse être certain à cent pour cent. Sans cela, je veux divorcer ! »

Voyant sa détresse et celle de son épouse, le Rabbi de Munkatch lui déclara alors : « Je vous promets que l'année prochaine, vous aurez un fils ! »

À ces mots, quelque chose changea instantanément en Rabbi Elimelekh. Une lourde pierre sembla se détacher de son cœur. Il eut le sentiment de passer de la mort à la vie. Rempli d'une

nouvelle joie et d'une nouvelle vitalité, il remercia profondément le tsadik et rentra chez lui dans l'attente confiante de la réalisation de sa promesse.

Un an plus tard, la famille et les proches furent bouleversés de constater le miracle : un garçon en parfaite santé naquit à Rabbi Elimelekh et à son épouse. La joie fut immense.

À la suite de cette délivrance, Rabbi Elimelekh s'attacha profondément au Rabbi de Munkatch et entreprit régulièrement le voyage jusqu'à Munkatch, malgré les difficultés considérables que représentait alors le trajet depuis Jérusalem jusqu'en Hongrie.

C'est à cette époque qu'un détail étonnant fut découvert. Parmi les nombreux livres du Rabbi de Munkatch, on trouva une Guemara du traité Soucca sur laquelle il avait inscrit le nom de Rabbi Elimelekh. Cela étonna beaucoup son entourage, car le Rabbi n'avait pas l'habitude d'inscrire ainsi des noms dans ses livres, et encore moins sur ses Guemarot. Pourquoi avait-il précisément choisi une Guemara de Soucca ?

Rav Binyamin Rabinovitch expliqua : « Le Rabbi de Munkatch avait l'habitude d'étudier chaque jour le traité Soucca. On sait en effet que cette étude est considérée comme une grande segoula pour être préservé des oppositions et de la discorde. Plusieurs tsadikim avaient ainsi l'habitude d'étudier quotidiennement ce traité afin d'être protégés des persécutions et des conflits qui pouvaient se dresser sur leur chemin. Après avoir donné à Rabbi Elimelekh une promesse aussi explicite, le Rabbi ne s'était pas contenté de prononcer des paroles. Chaque jour, il priait de tout son cœur pour que sa promesse se réalise. Il avait donc inscrit le nom de Rabbi Elimelekh sur cette Guemara de Soucca, celle qu'il étudiait quotidiennement, afin de se souvenir de lui et de prier pour lui. » Cette histoire nous enseigne que les bénédictions prononcées par les tsadikim n'étaient jamais de simples paroles. Lorsqu'ils promettaient quelque chose à un Juif, ils y engageaient leur cœur et toute leur énergie. Ils portaient véritablement la souffrance et les besoins d'autrui, et continuaient à prier et à agir jusqu'à voir la délivrance se réaliser.

Leurs promesses n'étaient donc pas de simples paroles : derrière chaque bénédiction, il y avait un cœur

entièrement engagé pour le bien d'un autre Juif.

Une année entière sans oublier

Un jour, pendant la fête de Souccot, on trouva le Rav David Baharan assis dans un coin de la synagogue Hagra, dans le quartier de Chaarei 'Hessed. Depuis près de deux heures, il pleurait amèrement, la tête appuyée sur son pupitre, le corps secoué de sanglots.

Intrigués et inquiets, ses amis lui demandèrent ce qui pouvait bien lui causer un tel chagrin. Rabbi David leur expliqua que, le matin même, alors qu'il s'était levé tôt afin d'accomplir avec empressement la Mitsva des quatre espèces, il avait découvert avec stupeur qu'au moment de la bénédiction, les branches de Hadassim s'étaient détachées du bouquet. Il craignait donc que sa bénédiction n'ait pas été prononcée dans les conditions requises.

Les érudits de Chaarei 'Hessed, un quartier où vivaient alors de nombreux Rabanim et Talmidei 'Hakhamim, vinrent le rassurer. Ils lui montrèrent que, selon la halakha, lorsque les quatre espèces se trouvent devant une personne, le fait qu'elles soient séparées ou qu'elle les prenne l'une après l'autre n'empêche pas, en soi, l'accomplissement de la Mitsva.

Mais Rav David ne se laissait pas apaiser. Même s'il avait malgré tout accompli la mitsva, expliquait-il, il demeurerait à ses yeux une question concernant la bénédiction qu'il avait récitée. Et cette pensée lui était insupportable.

Un an passa. À nouveau, pendant Souccot, un habitant important du quartier aperçut Rav David assis exactement au même endroit dans la synagogue. Et, à sa grande surprise, il le vit encore une fois profondément affligé, la tête baissée et les larmes aux yeux.

L'homme s'approcha avec respect.

— Rabbi David, demanda-t-il avec inquiétude, est-ce que la même chose s'est produite cette année encore ?

Rabbi David sursauta.

— 'Hass véchalom ! Certainement pas ! Cette année, j'ai fait extrêmement attention pour que cela ne se reproduise pas !

— Alors, pourquoi êtes-vous tellement peiné ?

Rabbi David répondit simplement :

— Ce qui s'est passé l'année dernière ne me laisse pas en paix. Je n'arrive pas à l'oublier. Comment ai-je pu en arriver à réciter une bénédiction alors que les Hadassim s'étaient détachés sans que je m'en rende compte ? Et je crains encore d'avoir prononcé cette bénédiction dans une situation où elle n'était peut-être pas nécessaire.

Ce récit nous montre jusqu'où peut aller la conscience d'un homme pour qui chaque détail de la halakha est une réalité vivante. Il ne s'agit évidemment pas d'en tirer une conclusion halakhique : l'histoire nous est rapportée pour nous faire entrevoir une certaine attitude dans le service d'Hachem.

Rabbi David Baharan était décrit par ceux qui l'ont connu comme un véritable Choul'han Aroukh vivant. La halakha n'était pas pour lui un livre que l'on consultait ponctuellement, mais une référence présente dans chacun de ses gestes. Son comportement rappelait concrètement ce que signifie vivre avec la conscience permanente des exigences de la Torah.

Le 'Hazon Ich rapporte dans l'une de ses lettres une idée enseignée par ses maîtres : avant chaque mouvement, chaque geste, chaque décision, il faut savoir se tourner vers les quatre parties du Choul'han Aroukh. Cette exigence peut nous sembler immense. Mais elle nous fait comprendre une chose essentielle : plus une personne connaît les lois qui régissent sa vie, plus elle est capable de les intégrer naturellement dans son quotidien.

C'est également dans cet esprit que Rav David aimait citer l'enseignement de nos Sages : « Celui qui étudie les lois chaque jour est assuré d'avoir une part dans le monde futur. » L'étude de la halakha ne consiste pas seulement à accumuler des connaissances : elle transforme peu à peu notre manière d'agir. Elle nous apprend à nous arrêter avant d'agir et à nous demander ce qu'Hachem attend de nous.

Nous n'avons évidemment pas besoin d'atteindre le niveau exceptionnel de Rabbi David Baharan. Mais nous pouvons en tirer une leçon simple : consacrer chaque jour quelques minutes à l'étude de la halakha. Lorsqu'une personne étudie régulièrement ce qu'elle doit faire, la Torah finit naturellement par entrer dans ses gestes, ses habitudes et sa vie.

טיב המערכה

La joie d'une mitsva

À Sim'hat Torah, nous avons une coutume bien particulière : nous dansons avec la Torah, nous chantons et nous nous réjouissons avec une ferveur qui dépasse celle des autres fêtes. Cette joie n'est pas seulement une belle tradition : elle nous enseigne quelque chose d'essentiel sur notre manière de servir Hachem.

Le Michna Beroura rapporte que, le jour de Sim'hat Torah, même les personnes âgées avaient l'habitude de danser et de chanter en l'honneur de la Torah. Il rapporte également que le Ari zal attribuait les grandes acquisitions spirituelles auxquelles il était parvenu à la joie avec laquelle il accomplissait les mitsvot. Le Gaon de Vilna, lui aussi, était connu pour danser de toutes ses forces devant les Sifrei Torah.

Pourquoi cette joie occupe-t-elle une telle place dans le service d'Hachem ?

Parce que notre manière d'accomplir une mitsva dépend aussi de la façon dont nous la vivons. Il est possible d'accomplir les Mitsvot machinalement, simplement parce qu'il faut les accomplir. Mais lorsque nous prenons conscience du privilège extraordinaire qui nous est accordé de servir le Créateur, notre regard change complètement.

Les maîtres de la Hassidout enseignent que l'une des plus grandes erreurs de l'homme est d'oublier qu'il est le fils du Roi. Celui qui garde cette pensée présente à l'esprit ne peut pas vivre son service d'Hachem de la même manière. Chaque Mitsva devient l'occasion d'un rapprochement avec son Père.

C'est précisément ce que nous pouvons ressentir à Sim'hat Torah. Nous venons de traverser les jours redoutables, Souccot et toutes les Mitsvot qui les accompagnent. Et maintenant, au lieu de terminer cette période dans la fatigue, nous la concluons par une immense joie : nous dansons avec la Torah et montrons ainsi combien nous sommes heureux d'avoir le mérite de vivre avec elle.

Cette joie ne doit cependant pas rester enfermée dans les Hakafot. Elle peut devenir une force qui nous accompagne durant toute l'année. Lorsqu'une personne accomplit une Mitsva avec joie, cette joie lui donne envie d'en accomplir d'autres, puis de progresser encore.

Même lorsque nous avons conscience de nos fautes, il ne faut pas rester prisonnier de nos échecs. Les maîtres nous enseignent plutôt de renforcer le bien : ajouter une mitsva, une bonne habitude, un geste de bonté. À mesure que la lumière grandit, l'obscurité perd naturellement sa place.

Difficile pour Moi de me séparer de vous

Nous avons eu le mérite de traverser les fêtes dans la paix, la joie et la sérénité. À l'entrée de Souccot, nous avons récité la bénédiction de Chéhé'héyanou : « Qui nous a fait vivre, nous a maintenus et nous a permis d'arriver à ce moment. » Avant toute chose, nous remercions Hachem de nous avoir donné la vie, car la vie elle-même est un bien extraordinaire. Et lorsque nous arrivons à la fête, nous Le remercions également de nous avoir accordé ces jours de sainteté et de joie.

Puis vient Sim'hat Torah, jour où, dans toutes les communautés juives, on se réjouit d'une manière particulière. Mais il nous faut comprendre cette joie. Durant Souccot, nous étions auprès d'Hachem, sous les ailes de la Présence divine, à l'ombre de la Soucca. Et voici que la fête s'achève : chacun va retourner à son quotidien, à son travail et à ses occupations. Pourquoi alors nous réjouir au moment même où nous allons nous séparer de ces jours de proximité ?

La question est même plus forte. Si un fils de roi était retenu en captivité et qu'on lui accordait exceptionnellement une seule journée auprès de son père, le roi, comment vivrait-il la fin de cette journée ? Il devrait plutôt pleurer et supplier son père de le laisser rester auprès de lui, sachant qu'il doit retourner en captivité.

Et pourtant, à Sim'hat Torah, nous faisons exactement l'inverse : nous dansons et nous nous réjouissons. Plus encore, à la sortie de la fête, nous avons l'habitude de célébrer les « Hakafot Cheniyot » et de poursuivre les danses parfois jusqu'au matin.

Il faut comprendre que cette joie révèle justement quelque chose de profond sur notre prétendue séparation.

Pendant les fêtes, nous avons eu la possibilité d'être auprès de notre Père céleste. À Souccot, nous étions sous les ailes de la Chékina, à l'ombre de la Soucca, après avoir vécu les jours redoutables auprès du Roi. Et au dernier jour, Hachem nous dit en quelque sorte : « Difficile pour Moi de me séparer de vous. »

Le Baal Chem Tov explique à plusieurs reprises le sens de la « dissimulation » de la présence divine, à partir du verset : « Je les abandonnerai et Je leur cacherai Ma face... et Moi-même, Je cacherai Ma face en ce jour. »

Il explique qu'il existe une dissimulation particulièrement grave : lorsque l'homme ne se rend même plus compte qu'Hachem lui est caché. S'il sait qu'il traverse une période de dissimulation, il peut se tourner vers Hachem et Le rechercher. Mais s'il ne comprend même pas qu'il y a dissimulation, il ne ressent pas le besoin de revenir vers Lui.

Le Baal Chem Tov donne également une autre explication : même lorsque Hachem semble caché, l'homme doit croire qu'un bien se trouve nécessairement derrière cette dissimulation. Il ne comprend peut-être pas ce qui lui arrive,

mais s'il garde la conviction qu'un bien caché se trouve derrière ce qu'il voit comme une difficulté, cette foi peut elle-même adoucir le jugement.

Il explique cela par l'image d'un roi qui veut éprouver ses enfants. Il crée devant eux, par une illusion, des murs, des fleuves et même du feu, afin de leur donner l'impression qu'il leur est impossible de parvenir jusqu'à lui.

L'enfant intelligent réfléchit : « Il est impossible que mon père, qui m'aime, ait réellement voulu m'empêcher de venir auprès de lui. Si ces obstacles sont là, c'est certainement pour voir si je vais malgré tout chercher à le rejoindre. »

Il avance donc malgré les murs, le feu et les fleuves. L'enfant moins clairvoyant, lui, prend les obstacles pour une réalité. Il a peur, renonce à avancer et retourne sur ses pas.

Le Baal Chem Tov ajoute que celui qui accepte de franchir tous les obstacles et qui finit par parvenir jusqu'au roi peut atteindre un niveau encore plus élevé qu'auparavant. Il découvre que même dans la descente, Hachem était à ses côtés.

C'est le sens du verset : « Je descendrai avec toi en Égypte et Je t'en ferai également remonter. » Même dans la descente se trouve la présence d'Hachem. Et lorsque l'homme parvient à le reconnaître, cette même descente peut devenir le point de départ d'une élévation nouvelle.

La Torah nous promet d'ailleurs : « Car Hachem, ton D.ieu, Lui-même marche avec toi ; Il ne te délaissera pas et ne t'abandonnera pas. » Même dans les périodes de descente comme dans les périodes d'élévation, Hachem ne nous quitte pas. Le Targoum traduit : « Il ne te délaissera pas et ne t'éloignera pas. » Même lorsqu'Il se dissimule, cette dissimulation n'a pas pour but de nous éloigner de Lui.

Le Baal Chem Tov enseigne encore que si une personne croit que même dans une période de difficulté se trouve une part cachée de la bonté divine, les choses peuvent finalement se transformer en bien. Derrière les jugements que nous percevons se trouvent des bontés que nous ne distinguons pas encore.

C'est alors que nous pouvons comprendre le secret de la séparation de Sim'hat Torah.

Le verset qui parle de la dissimulation contient en réalité le secret de la révélation : si Hachem nous dit qu'Il se cache, c'est précisément parce qu'Il

est là. S'Il n'était pas présent, Il n'aurait pas besoin de se cacher.

Ainsi, lorsque Sim'hat Torah arrive et que nous savons que les fêtes vont s'achever, nous pourrions croire que nous allons désormais nous éloigner d'Hachem. Mais les danses et la joie de ce jour viennent nous révéler le contraire : il n'y a pas de véritable séparation.

Nos âmes restent constamment auprès de notre Père et de notre Roi. La séparation n'est qu'une apparence : nous avons parfois l'impression de ne plus être devant Hachem, alors qu'en réalité nous sommes toujours en Sa présence et qu'Il continue à nous accompagner.

C'est pourquoi cette prise de conscience nous remplit de joie.

Les maîtres expliquent que chaque jour peut contenir quelque chose de Roch Hachana, de Yom Kippour et de Sim'hat Torah. La lumière divine ne disparaît pas après les fêtes : « Moi, Hachem, Je n'ai pas changé. » La différence vient de notre perception. Celui qui est loin ne ressent pas cette lumière et croit qu'il existe une différence profonde entre les jours de fête et les jours ordinaires. Mais en réalité, la présence divine demeure constamment.

Une histoire rapportée au nom d'un disciple du Baal Chem Tov l'illustre de manière saisissante.

Un jour, son fils entra chez lui en pleurant. Il lui demanda pourquoi. L'enfant expliqua qu'il jouait à cache-cache avec ses amis, qu'il s'était caché, mais que personne n'était venu le chercher. C'est pour cela qu'il pleurait.

Le Tsadik se mit alors lui aussi à pleurer et dit : « Voilà ce qui se passe avec le Maître du monde ! Lui aussi se cache de nous, Lui qui est un D.ieu qui se dissimule, et personne ne Le cherche ! »

C'est précisément ce que nous découvrons à Chemini Atséret. Hachem est parfois un « D.ieu qui se dissimule », mais Il est toujours avec nous. Il est là, même lorsqu'Il semble caché ; Il « regarde par les ouvertures », comme quelqu'un qui attend que nous Le recherchions.

La joie de Sim'hat Torah vient ainsi révéler que la présence d'Hachem ne disparaît jamais. Elle ressemble, à cet égard, à l'époque où le Beth Hamikdach existait et où la présence divine était manifeste. Celui qui croit profondément qu'Hachem demeure constamment avec lui peut connaître, dans une certaine mesure, cette même révélation.

C'est également dans ce sens que certains Tsadikim ont dit avoir déjà goûté à une part de la venue du Machia'h : ils avaient atteint un niveau où la présence d'Hachem leur était constamment perceptible, comme elle l'était à l'époque du Beth Hamikdach.

Voilà pourquoi nous dansons précisément au moment où les fêtes s'achèvent. Nous ne dansons pas parce que nous ne sommes pas tristes de nous séparer d'Hachem ; nous dansons parce que nous découvrons qu'en réalité, nous ne sommes pas séparés de Lui.

Sim'hat Torah nous révèle que même lorsque la fête se termine, Hachem ne s'éloigne pas. La Soucca disparaît, les fêtes s'achèvent, chacun retourne à ses occupations, mais la présence divine demeure. Et cette découverte est précisément la source de notre immense joie.

Il reste à comprendre pourquoi cette joie s'exprime précisément par les danses avec la Torah. À chacune des fêtes de l'année correspond une mitsva particulière qui nous permet de recevoir l'influence spirituelle propre à ce jour : la matsa à Pessa'h, le chofar à Roch Hachana, la Soucca et les quatre espèces à Souccot. À Sim'hat Torah, en revanche, aucune mitsva particulière ne caractérise la journée. La joie des hakafot possède donc une signification particulière.

À Chemini Atséret, Hachem nous révèle : « Difficile pour Moi de me séparer de vous. » Nous comprenons ainsi qu'Il désire notre proximité et qu'Il est satisfait de nous. Dès lors, nous voudrions, en quelque sorte, danser directement avec Hachem. Mais comment le faire ? Nous prenons alors la Torah et nous dansons avec elle.

Le Zohar enseigne en effet : « Le Saint béni soit-Il, la Torah et Israël ne font qu'un. » Il enseigne également que Hachem Lui-même est appelé « Torah ». La Torah est donc bien davantage qu'un enseignement reçu de Lui : elle exprime le lien qui nous unit à Lui.

Lorsque nous la prenons dans nos bras et dansons avec elle, c'est donc comme si nous dansions avec Hachem Lui-même. C'est là toute la profondeur de la joie de Sim'hat Torah : nous ne célébrons pas seulement la Torah que nous avons reçue, mais la proximité avec Hachem qui nous permet de vivre.